



Thomas MORE, Tommaso CAMPANELLA: la cité idéale, une religion et une morale

Ghita BENDAOUED

Laboratoire de recherches « Langue, Littérature, Imaginaire et Esthétique » Université Sidi Mohamed Ben Abdellah

ABSTRACT

MORE et CAMPANELLA décrivent la façon, dont nous pourrions édifier ladite société. Nous constatons que l'âge d'or n'est pas poussé au sein d'un passé éloigné, inabordable ni au sein d'un avenir qui n'advient jamais. Il est interrogation d'inventer maintenant l'événement. En coupant tous les rapports avec l'immémorial, l'utopie morienne et campanellienne se configurent comme une conduite modèle, qui transforme l'exaltation de la fidélité à la Nature et l'émancipation de la morale. De ce fait, *L'Utopie* et *La Cité Soleil* sont la transcription de l'imaginaire humaniste de la Renaissance considéré comme instrument de réforme et de progrès moral pour l'individu d'abord, et par conséquent, pour les sociétés humaines et leurs institutions politico-sociales: la paix, la tolérance et légalité contre une abolition des vices sociaux ou leurs «venins» détruisent le tissu social de la cité idéale telle quelle est imaginée par nos utopistes. Car, il est beau de consacrer la vie à la recherche théorique de la vérité ; c'est déjà préparer la voie à l'humanité, mais il est plus beau encore de passer de la spéculation à la pratique et de prouver, par des actes, qu'on a rompu courageusement avec l'erreur.

Keywords: Cité idéale, religion, religieux, morale, Dieu, sainteté, MORE, CAMPANELLA.

Citation: Ghita BENDAOUED (2022). Thomas MORE, Tommaso CAMPANELLA: la cité idéale, une religion et une morale. *International Journal of Arts, Humanities and Social Studies*, 4(3), 21-25.

INTRODUCTION

Dans un contexte culturel, occidental et chrétien, la religion et la foi fondaient la morale en tant que telle. Ainsi se conduire moralement, c'est se soumettre à Dieu. Et le défaut de foi en Dieu emmènerait l'homme vers l'arbitraire et l'immoralité. Cette vision est parfaitement exprimée dans les paroles célèbres de Fiodor DOSTOIEVSKI: «si Dieu n'existe plus, tout est permis»[1]. Ce lien entre la religion et la morale, qu'il soit dans le sens de l'acceptation ou celui du refus, est partagé à la fois par les non-croyants, parce qu'ils n'acceptent pas une morale hétéronome et aliénante, et par bien des croyants qui considèrent le divin comme le législateur suprême à qui nous devons obéir. Il serait donc intéressant d'interroger la signification d'une religion selon les questions morales essentielles, comme liberté et responsabilité, conscience et normes, autorité et obéissance, lorsque ces questions sont posées par l'homme moderne. La réponse n'implique pas uniquement la morale individuelle, mais détermine aussi la position des religions dans la vie politique et sociale.

Dans ce sens, les religions et/ou les religieux peuvent-ils jouer une fonction active et déterminante dans l'organisation politique de la cité idéale morienne et campanellienne? Ont-ils un effet sur la conduite des Utopiens et les Solariens? Par conséquent, sommes-nous dans la légitimité de dire que la cité idéale de MORE et CAMPANELLA n'est justement que l'incarnation matérielle d'une religion et d'une morale idéales, à travers laquelle les deux utopistes veulent établir, par le biais de leur caractère de sainteté et leur sentiment religieux, une harmonie entre la religion et les directions morales dominantes de la pensée et de la culture de leur temps?[2]

Le religieux est un élément structurant des sociétés européennes du XVII^e siècle, et ce à plusieurs niveaux. Les rapports avec le politique restent complexes, et les États sont tentés par une instrumentalisation du religieux qui passe par l'affirmation d'une Église nationale. Cependant, depuis la Renaissance, en passant par le Grand siècle, et tout particulièrement durant le siècle des Lumières, l'Europe connaît un développement intellectuel et culturel manifeste, qui est à l'origine de beaucoup de découvertes, d'inventions et aussi de révolutions contre les préjugés et les abus, persuadée qu'une nouvelle organisation du monde, selon les données de la Raison, permettra aux hommes de vivre en bonheur dans une ère où la religion est transmutée par le progrès scientifique[3]. Ainsi, les manifestations de la religion, dans les utopies

¹DOSTOIEVSKI Fiodor Mikhaïlovitch, *Crime et châtiment*, Editions, Messenger russe, Moscou, 1866, 704 p.

²Pour plus de détail sur ces deux notions, Cf. WILHELM MERKS Karl, in *Morale et religion. Pistes de recherche*, Editions du Cerf, *Revue d'éthique et de théologie morale*, 2008-1, numéro : 248, pp.23-24.

³Cf. PASCAL GAY Jean, LOPEZ-VELA Roberto et RESTIF Bruno, *Les sociétés au XVII^e siècle, Angleterre, Espagne, France*, Chapitre XII : Le cadre religieux, Presses Universitaires de Rennes, Collection : Histoire, p, 287.

de More et de Campanella, apporte un éclairage édifiant sur les transformations que subit l'organisation religieuse dans leurs cités idéales.

Tout d'abord, il est question d'une religion faiblement alourdie de dogmes, mais dont les cultes sont trop riches: cela est le cas dans *L'Utopie* de MORE et *La Cité du Soleil* de CAMPANELLA. L'unique évocation du prêtre, gagnant de sa sacristie pour fêter l'office, résume ce que les religions doivent inspirer au peuple:

Tous se prosternent respectueusement, dans un silence si profond que le spectacle remplit de terreur, comme si un dieu était présent[4].

Le culte est alors indissociable du sentiment du sacré dans une cité idéale des XVI^e et XVII^e siècles.

En effet, le livre second de *L'Utopie* consacre au recrutement des prêtres de longues pages plus limpides que problématiques. Les ecclésiastiques sont en premier lieu peu nombreux, «pas plus de quatorze dans chacune des cités, autant que des temples»[5]; ce qui différencie justement la cité idéale imaginée par l'écrivain anglais d'autres contrées de la chrétienté, où ils sont très nombreux au sens d'Hythlodée et peut-être de celui de MORE lui-même. Les raisons invoquées pour limiter leur nombre encourent cependant attention:

S'ils limitent strictement le nombre des prêtres, c'est afin d'éviter que la dignité d'un ordre qu'ils entourent aujourd'hui d'un tel respect ne décline d'être attribuée à trop de personnes, sans compter qu'ils ne trouvent pas aisément des hommes au niveau d'une si haute fonction. Car, des vertus moyennes ne suffisent pas pour exercer celle-ci[6].

L'idée est que l'excellence ne peut être avilie. Incidemment, MORE greffe un commentaire qui aurait mérité de captiver davantage l'attention des critiques. Le «nombre insignifiant»[7] des prêtres exclut qu'ils ne soient jamais une menace pour l'État vu leur turpitude morale, en cas de surnombre et donc de manque de vertus[8].

Soulignons également que dans ce gouvernement vertueux, nous ne devenons pas prêtre grâce à un appel divin; nous le devenons parce que nous possédons des valeurs morales au-delà du commun. Ainsi, Thomas MORE introduit-il une nuance capitale différenciant la conception du statut et la qualité du clerc par rapport aux usages adoptés à l'époque dans l'Angleterre chrétienne. Qui sera juge de cette vertu? Le peuple; ce qui semble paradoxal avec l'esprit du moment. En effet, dans le discours politique de l'ère, le peuple est vu comme très inapte à connaître ce qui le dépasse, et tout particulièrement, dans le domaine religieux. MORE présente ainsi un avis contraire à l'idée qui prévalait à son époque, parce qu'il estime que le peuple est en mesure de choisir les ecclésiastiques qui constituent une sorte d'élite.

Les prêtres, élus par le peuple, et consacrés par leur propre collège, possèdent un tel prestige qu'aucun tribunal n'a le droit de juger ceux qui ont commis une faute, et sont en quelque sorte les censeurs des mœurs [...], c'est une marque de vie peu régulière[9].

Ici, MORE ne fait que ratifier le droit de son époque, tel qu'il a été déterminé à travers les consistoires du Latran: les religieux ne sont arbitrés que par le tribunal ecclésiastique. Pour le reste, le clerc de *L'Utopie* s'apparente à celui que débute à espérer les Réformateurs. Les religieux ont la prérogative de fonder une famille, et même les femmes, en nombre plus réduit, ont accès au sacerdoce[10]. Les enfants et les jeunes adultes, quant à eux, bénéficient de leur premier enseignement, qui se base sur la personnalité et la droiture morale plus que sur les lettres. Les religieux détiennent en résumé une mission didactique; ce sont eux qui entretiennent les écoles. Thomas MORE reproduit-il ainsi le modèle de la société réelle de l'époque? Bien au contraire, la chose est bien différente. L'importance est d'autant plus accordée à la conduite morale et à la vertu que les religions utopiennes sont peu centrées sur les dogmes. Dans *Utopia*, il n'existe point de religion monolithique qui s'accapare l'univers spirituel du monde utopique. Nous savons «qu'une partie des Utopiens s'est convertie au christianisme, or celui-ci ne représente pas la religion d'Etat. De par le vouloir clair d'Utopus, les croyances et les liturgies sont nombreuses et chaque individu exerce une religion de son choix»[11]. C'est pour cette raison qu'Utopus cède à chacun le libre arbitre entier de conscience et de foi. Toutefois, la religion utopienne partage avec le christianisme la même conception eschatologique quant au devenir post-mortem de l'homme: la croyance en l'existence

⁴MORE Thomas, *L'Utopie*, Livre second, Des voyages des utopiens, 1516. Traduction française de STOUVENEL Victor, 1842, p. 48.

⁵Ibid., Livre second, Des religions de L'utopie, Op.cit., p. 77.

⁶WANEGFFELEN Thierry, *L'humaniste, le protestant et le clerc: de l'anticléricisme croyant au XVI^e siècle*, Presses Universitaires Blaise Pascal, Imprimerie VADOT 63460 Combronde, 2004, p. 47.

⁷MORE Thomas, *L'Utopie*, Livre second, Des religions de L'utopie, Op.cit., p. 78.

⁸MORE ne va peut-être pas ici jusqu'au bout de sa pensée, parce que la mise en danger de l'État, de son point de vue, pourrait venir du désaccord des prêtres avec lui.

⁹Ibid., Livre second, Des religions de L'utopie, Op.cit., p. 77.

¹⁰Le sacerdoce désigne l'institution utopienne, qui donne ses premiers soins à l'apprentissage de la droiture morale et de la vertu, plutôt qu'à celui de la science et des lettres. (*L'Utopie*, p. 78).

¹¹MORE Thomas, *L'Utopie*, Livre second, Des religions de L'utopie, Op.cit., p. 74.

d'un ailleurs où les pécheurs sont châtiés et les bons gratifiés fait alors part non seulement de la religion utopienne mais également du règlement du pays:

Les Utopiens croient donc à une vie future, ou des châtiments sont préparés au crime et des récompenses à la vertu. Ils ne donnent pas le nom d'homme à celui qui nie ces vérités, et qui ravale la nature sublime de son âme à la vile condition d'un corps de bête[12].

A l'époque, l'athéisme, faut-il le rappeler, est hors la loi, dans tous les pays d'Europe. Oui, mais dans ces pays, il existe des religions dogmatiques. Il existe aussi des théologiens qui savent expliquer le dogme, des exégètes qui commentent l'écriture. L'éducation reçue par les enfants peut être appelée religieuse dans la mesure où ils sont initiés à la foi et à ses dogmes. Cependant, les saines doctrines, dont il est question, en Utopie, dans le passage concernant l'enseignement donné par les prêtres, se ramènent sans doute aux deux dogmes promulgués par Utopus, moins parce qu'ils sont vrais, que parce qu'ils sont utiles, et celui qui se hasarderait à les nier serait ipso facto un ennemi public. C'est pour cette raison que «les Utopiens refusent même de le ranger parmi les citoyens, car sans la crainte qui le retient, il ne ferait aucun cas des lois et des coutumes de l'Etat»[13].

De ce faisant, nous voyons une continuité entre les idéaux utopiens et les principes défendus par MORE, dans sa discorde avec Henri VIII, un passage terrible, qui représente irrémédiablement les dogmes totalitaires et leur épouvante des dissidents. Nous ne le disons pas davantage, tant le décès de l'écrivain de *L'Utopie* fait de ce dernier un martyr, un Saint et un grand humaniste de référence[14].

Par ailleurs, la confiance en l'honneur de l'homme, en sa bonté naturelle et en la souveraine harmonie de l'univers, domine tout le développement de la doctrine religieuse campanellienne, qui a presque complètement oublié les idées chrétiennes de la chute et du péché. Pour se concilier avec la nouvelle morale, elle doit donc insister sur le caractère inné et instinctif de l'inspiration vers Dieu et en démontrer les origines jusqu'au sein des penchants les moins nobles et les plus rigoureusement liés à la vie biologique, que les physiiciens voient se révéler chez les êtres de l'espèce la plus basse, et non uniquement parmi les bêtes, mais également parmi les végétaux et les corps bruts. Alors, c'est dans la nature tout entière, telle que l'échafaudage du panspsychisme[15], que CAMPANELLA pense dévoiler une élévation puissante, qui élève vers Dieu toutes les créatures de sorte que pour elles, et surtout pour la plus parfaite d'entre elles, la vie spirituelle dans toute sa fécondité, Puissance, Sagesse, Amour, n'est que le prolongement naturel et primordial de l'activité de l'être, qu'elle développe et qu'elle exalte au lieu de l'abaisser et de l'annihiler. Nous avons déjà constaté que son émanation la plus parfaite, terme dernier d'un progrès, dont les phases antérieures sont l'instinct de préservation personnelle, l'éros d'éterniser son espèce et le désir de la gloire, est représentée chez l'homme par la prémonition du divin, de l'infini et de l'éternel, l'inspiration à l'immortalité, l'ardent désir d'union avec Dieu:

L'immortalité des âmes n'est pas douteuse; elles iront après cette vie s'unir aux uns ou aux autres; car les semblables tendent toujours à se réunir[16].

Pour CAMPANELLA, il existe, au-dessous d'une religion surnaturelle révélée et d'une religion rationnelle, qui sont toutes deux le privilège de la seule créature douée de raison et faite directement à l'image de Dieu, une religion animale, qui dépend des animaux et des végétaux aussi bien que de l'homme, et qui présume à son tour, au-dessous d'elle et avant elle, une religion naturelle, universelle à toutes les vérités créées, mais détenue en propre par des corps matériels[17]. Parce que ce dernier type de religion, il faut entendre la liturgie que tout être rend à Dieu lorsqu'il se porte vers les fins que le Créateur lui a assignées, lorsqu'il aspire, de toute la force de son instinct, à se reproduire, à se multiplier, en un mot à se rendre éternel[18].

A l'intérieur de la vie religieuse, qui est celle de l'âme immatérielle, le philosophe distingue trois fonctions principales, pour remplir les devoirs qu'elle impose: l'homme doit d'abord diriger toute sa force vers le culte de Dieu, en

¹²Ibid., p. 57.

¹³Ibid., p. 78.

¹⁴Cf. WANEGFFELEN Thierry, *L'humaniste, le protestant et le clerc: de l'anticléricalisme croyant au XVI^e siècle*, 2004, Op.cit., p. 49.

¹⁵Nous trouvons la première occurrence du mot panspsychisme au XVI^e siècle, dans les textes du penseur italien PATRIZI Francesco. Le terme est forgé à partir des notions grecques «pan» (partout) et «psychê» (esprit, âme), qui est une genèse philosophique d'après laquelle l'esprit est une propriété ou un aspect essentiel du monde qui s'y présente partout. L'esprit se déploierait dès lors au sein de toute l'étendue de l'Univers.

¹⁶CAMPANELLA Tommaso, *La Cité du Soleil ou Idée d'une république philosophique*, Préface de COLET Louise, 1842, p. 57.

¹⁷Le concept «religio naturalis» n'est pris ici par CAMPANELLA dans un sens plus étroit que d'ordinaire, il détermine la forme la plus rudimentaire de la religion, constatée dans tous les êtres de la nature, et qui est l'unique que détiennent les corps nommés, du reste puissant improprement, des corps bruts.

¹⁸Cf. BLANCHET Léon, *CAMPANELLA*, Chapitre V: la philosophie religieuse de Campanella, Librairie ALCAN Felix, Paris, 1920, p. 458.

dévoiant son âme des objets extérieurs, pour s'imprégner de l'occupation des vérités intérieures et spirituelles. C'est ainsi que nous nous conduisons lorsque, renonçant, aux choses temporelles, au mariage, à la famille, aux relations sociales, nous nous consacrons entièrement à Dieu, comme les prêtres et les moines: «c'est pour cette raison nul être ne peut pécher en Dieu et que hors de Dieu, tout être péché. Néanmoins nous ne pouvons aller hors de Dieu qu'en fonction de nous et non en fonction de lui, parce que c'est un être efficace par nature, et nous sommes déficients. Alors, le péché est un acte divin, tel qu'il existe et qu'il est efficace, or tel qu'il tient du non-être et la déficience, il est en nous et provient de nous qui, à travers le désordre, tendons au non-être»[19]. Une seconde partie du culte intérieur consiste dans la spéculation sur les questions divines et humaines, dans la philosophie, par exemple, et la théologie. Pour CAMPANELLA, toute sorte de science est une partie de la religion et tous les penseurs sont de droit naturel religieux quelle que soit leur position à l'égard des sociétés religieuses politiquement constituées :

Tous les êtres, en tant qu'ils sont, tirent leur essence métaphysique de la puissance, de la science et de l'amour. Dieu est la souveraine puissance, de laquelle procède la souveraine science qui est également Dieu[20].

Ils s'abandonnent, en fait, à la méditation des œuvres de Dieu, et par cette méditation, comme par les échelons d'une échelle, ils se hissent jusqu'à l'extase, durant laquelle leur âme fusionne avec l'âme divine de l'univers[21]. Pourtant, c'est là que CAMPANELLA remanie, sur un point primordial, son optimisme naturaliste et ne tergiverse pas à confirmer l'arrogance de l'inspiration mystique sur la spéculation profane. La sélection de cette dernière démarche, afin d'arriver à la connaissance et à l'adoration de Dieu, présente, dit-il, un trop fatal danger. Les philosophes, comme le démontre l'exemple des Epicuriens, risquent d'errer perpétuellement et de s'évader à travers la multitude indéterminée des créatures divines et de privilégier les sciences externes et acquises à la perfection de la sagesse interne et innée.

Or, la meilleure partie d'une religion consiste en l'amour de Dieu et de sa loi, et en l'amour de toute chose et de nous-mêmes pour Dieu et à titre de créatures de Dieu. CAMPANELLA semble donc, à l'exemple de Giordano BRUNO dans les *Fureurs héroïques*[22], rétablir dans ses droits la pure vie contemplative et ascétique et en un sens même l'expérience surnaturelle, que le naturalisme d'une religion morale et de ses doctrines scientifiques ou psychologiques, avait apparue exclure. Ces vues s'enchaînaient-elles dans sa pensée à une approbation persistante de chrétienté et des mystères de révélation ?[23] Telles sont les principes religieux présentés dans *La Cité du Soleil*, cité idéale de CAMPANELLA au XVII^e siècle.

Si nous concevons les caractéristiques essentielles de la sainteté : quoique plongé physiquement dans tout ce qu'il y a davantage mondain et davantage terre à terre, un homme peut maintenir une abnégation intérieure qui fait de lui un homme hors de l'univers, et dont le trésor est là-bas plutôt qu'ici-bas. Pour le dire comme Erasme dans sa fameuse lettre à Ulrich HUTTEN :

MORE sera toujours une pierre d'achoppement, pour ceux qui pensent qu'on ne trouve des chrétiens que dans les monastères; vivant extérieurement comme une personne ordinaire, il était pourtant, intérieurement, indifférent aux flatteries des sens et aux cajoleries des louanges. Et en vérité, le christianisme est affaire d'intériorité[24].

Ainsi, MORE était dissocié de tous ces biens bas, aurait-il dit, dont il avait l'opportunité de savourer à peu près à volonté. Cependant, il est légitime de s'interroger sur la différence entre le détachement du philosophe ou du sage et celui du chrétien pour ensuite penser au cas de MORE. Parce que, pour les yeux non avertis, ces deux modèles d'homme à part peuvent apparaître identiques dans leur associabilité: le sage ne porte-t-il pas le nom d'homme divin? Le saint ne se réclame-t-il pas d'une sagesse qui est au-delà des opinions ordinaires de ce monde?

C'est à la lumière de ces acceptions et d'autres du genre similaire qu'il faudrait observer la vie et le décès de MORE et se demander quelle est l'origine de sa sainteté: nous remarquons, d'abord, qu'il y a comme deux temps dans son œuvre littéraire, un premier qui va jusqu'en 1523, où MORE se consacre davantage aux genres littéraires typiques du lettré de renommée internationale, qu'il est en train de devenir, et un deuxième qui conduit tant qu'il se doit à sa mort, où sa plume est essentiellement dévouée à sa foi, ne servant qu'à l'expression de ce qu'il croit le plus important. La tentation est énorme afin d'observer deux MORE, de les affronter et d'examiner l'homme authentique dans son action dernière. Quelques-uns vont jusqu'à affirmer que MORE est devenu un saint un peu malgré lui, autrement dit grâce aux conditions historiques, qui

¹⁹CAMPANELLA Tommaso, *La Cité du Soleil ou Idée d'une république philosophique*, Op.cit., p, 58.

²⁰ Idem.

²¹Cf. SAURIN Jacques, *Discours historiques, critiques, théologiques, et moraux, sur les événements les plus mémorables du Vieux et du Nouveau testament*, Tome premier sur la genèse, Librairie XVI chez DU SAUZET Henri, p, 205.

²²Les *Fureurs héroïques* chef-d'œuvre obscur de la Renaissance de BRUNO Giordano. Traduit par MICHEL Paul-Henri. *Eroici FURORI* est la première édition à Londres publiée en 1585.

²³Cf. BLANCHET Léon, *CAMPANELLA*, Chapitre V: la philosophie religieuse de Campanella, Op.cit., p, 470.

²⁴Lettre d'Erasme à Ulrich HUTTEN (23 juillet 1519), qui confirme qu'«il écrivit d'abord le livre second à loisir; ensuite, improvisant, il y adjoignit à l'occasion le livre premier. D'où une certaine inégalité de style».

l'ont comme forcé d'adhérer à une position chrétienne claire, nette et pure à l'intérieur de l'eucharistie des Saints, alors qu'il avait flirté auparavant avec les *litterati* de différentes couleurs et de différentes qualités; les conditions, qui ne sont que la grâce du Créateur dissimulée sous un voile naturel, lui ont permis de découvrir le christianisme, tandis qu'il n'était rien davantage qu'un stoïcien[25], un homme de littérature ou autre chose du genre[26].

Quant à la sainteté, dont CAMPANELLA dit qu'elle ne s'acquiert pas par le renoncement, qu'elle est plutôt l'intronisation de la vie idéale qui a résidé d'abord pour l'homme dans l'évolution progressive et bien agencée de toutes ses facultés, et dans l'emploi de toutes les ressources de son génie à l'amélioration de sa condition matérielle, intellectuelle et sociale. Nous nous sommes déjà mis en marche vers ce degré suprême de perfection lorsque nous avons pris conscience de la dignité de son être et de sublimité de l'esprit humain à côté de la sainteté. CAMPANELLA laisse subsister, en l'envisageant souvent en tant que la plus haute des vertus, la sublimité ou l'élévation de l'âme, qu'il nomme également noblesse, magnanimité, générosité. L'homme qui l'adétiert ne dissocie pas une religion de la culture de chaque science et de tout art. Il espère intarissablement à pouvoir tout, à vouloir tout, à savoir tout et à anéantir tous les soucis qui entravent la croissance de son activité. En lisant l'éloge enthousiaste de cette vertu par lequel CAMPANELLA termine son éthique, nous devinons que le sentiment d'une opposition entre une vie profane et une autre religieuse n'a jamais eu de meilleures perçantes racines dans sa pensée, où l'occupation du sommeil éternel et du salut éternel a souvent été possédée par le souci du bien moral positif et des destinées temporelles de l'humanité.

CONCLUSION

Nous voilà maintenant suffisamment édifiés sur le caractère de la sainteté et le sentiment religieux chez MORE et CAMPANELLA. Pour avoir voulu établir une harmonie entre la religion et les directions morales dominantes d'une pensée et d'une culture de leur temps, ils ont gardé sans doute de la première toutes les nobles inspirations relatives au théisme et au panthéisme, mais, en revanche, ils en ont abandonné, quelquefois à leur insu, d'autres fois délibérément, la majorité des éléments spécialement chrétiens[27].

Donc en faisant cela, nous nous engagerons sur une voie, qui devrait nous mener vers le Bien, auquel MORE et CAMPANELLA demandaient la force pour changer ce qui doit être changé, la patience pour accepter ce qui ne le peut pas, et la sagesse pour distinguer l'un de l'autre.

²⁵Lesstoïciens croient que la parfaite affirmation de la qualité philosophique de l'individu est la façon, dont il se conduit. Car, il faut, seloneux, assimiler les règles de l'ordre naturel puisque tout est ancré dans la nature.

²⁶Cf. ALLARD Gerald, *L'Utopie de Thomas More ou le penseur, le pouvoir et l'engagement*, Laval théologique et philosophique(LTP), volume : 40, numéro : 3, Octobre, 1984, p, 329.

²⁷Cf. BLANCHET Léon, *CAMPANELLA*, Chapitre IV: la transformation du sentiment religieux par la pensée philosophique de la Renaissance, Op.cit., p, 421.